

« ... Quand j'y ai dit ça ... à parti à rire... » Léo Lévesque

Jean-Paul Daoust

Number 23 (2), 1982

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/29395ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Daoust, J.-P. (1982). Review of [« ... Quand j'y ai dit ça ... à parti à rire... » Léo Lévesque]. *Jeu*, (23), 136–137.

ludique. Il les toise puis les fait rentrer dans leur ordre d'accessoire. Le mimétisme traditionnel entre l'homme et son instrument, entre la musique et l'interprète qui s'y perd ou s'y retrouve, disparaît au profit d'un regard ironique lancé vers la salle ou vers ces mêmes instruments rendus à la dichotomie de sujet contre objet. Car tout au long de cette performance (d'une durée d'environ quarante-cinq minutes), c'est d'équilibre dont il s'agit, un équilibre presque zen, plusieurs indices venant donner un effet japonais à l'ensemble de la grammairie proposée. L'intérêt tient dans le fait que cet équilibre recherché entre l'homme (*rockeur*) et la femme (cantatrice) passera par la gestuelle et le regard. Ce qui empêche la monotonie de l'expérimentation, c'est que constamment l'humour vient traverser la scène rendant l'équilibre précaire et étonnant

le spectateur disposé à une répétition dans le déroulement des signes mis en place. Le travail de Michel Lemieux en performance me semble singulier en ce qu'il ne refuse pas de prime abord l'état de « performeur » et de spectateur; mais, comme par ruse, il le transforme de l'intérieur. Cette cantatrice, coincée par elle-même dans une scène finale (dramatique?), allumera le flash qui scintillera un moment sur elle. Cette cantatrice est consciente de ses jeux de voix et de corps, elle articule le spectacle avec rigueur, nos yeux et nos tympanes de spectateur sont pris concrètement à témoin de sa dextérité. Par sa précision et le mélange qu'il met en scène, Michel Lemieux parle et remue quelque chose de neuf.

claudes beausoleil

« ... quand j'y ai dit ça ... à parti à rire... » léo lévesque

Pièce de Léo Lévesque. Distribution: Jean-Pierre Cartier, Paul Dion, Alain Gendron, André Lacoste, Guy Thauvette, Jean-Guy Viau, Monelle Jalbert, Marc Lespérance, Jean-Claude Sapre. Mise en scène: Guy Thauvette, Léo Lévesque. Musique: Pierre Gauthier, André Lacoste, Luc Vézina. Assistance à la mise en scène/régie: Claude Perron. Décors et éclairages: Luc Marineau. Costumes: Suzanne Harel, Isabelle Dupire. Présenté par le Malin Théâtre à la salle la Polonaise.

une pièce sur le milieu carcéral

L'autopsie du milieu carcéral. Le spectateur plongé de force dans un univers cauchemardesque mais, ô combien, réel. Des prisonniers momifiés. Les gardiens comme des cerbères lobotomisés. Plus rien ne va, et ils sont quand même obligés de jouer. Un faux rituel qui n'engendre que violence et frustration. Charmant cercle vicieux où chacun devient le jeu féroce de l'autre, gardiens

et psychologues inclus. Dans des cages de béton, un destin collectif que Léo Lévesque tente de décrire individuellement. Et c'est une sorte de réussite visuelle. Le langage est brutal, comme les gestes. Et la libération conditionnelle (possible) n'est qu'un supplice de Tantale de plus à endurer. Et dans la pièce de Léo Lévesque, *...quand j'y ai dit ça... à parti à rire...* personne ne s'en réchappe, si ce n'est dans la folie. N'est-ce pas Jacques, le schizophrène, qui a le dernier mot, rouge comme sa folie violente?

Au plan formel, (efficace quoi!), la pièce aurait intérêt à être resserrée: certaines longueurs (ces scènes chez la psychologue), répétitions... mais surtout, une chose qui m'apparaît dangereuse: pour quoi est-ce que le poète continue l'i-

mage-cliché de la folie, de la non-conscience, de l'évasion par le rêve? Autrement dit: pourquoi rendre un fou... poète, ou un poète... fou! Un poète peut être très conscient (j'en sais quelque chose!). Je trouve que ce personnage-là devrait être totalement repensé. Mais, dans l'ensemble, le spectacle est bon. Le jeu féroce de Guy Thauvette: magnifique. Comme un roi barbare, dans cette jungle parasite montée de toutes pièces, qu'est la prison. À cet effet, les échafaudages viennent renforcer toute la mécanique démentielle de ce lieu. Par contre, placé en deuxième rangée sur les gradins, je voyais mal les actions qui se déroulaient sur le premier niveau (le plancher) de la scène. L'idée des cellules comme une mise en abîme était pertinente. Un décor hyperréaliste qui se creuse jusque dans la folie de Jacques. La musique (des percussions) venait « puncher » le rituel de l'horaire machiavélique d'une prison. Cependant, ces gestes des gardiens (agiter la main dans l'air comme un trousseau de clefs) pour annoncer le bruit (ponctuant l'horaire des prisonniers) m'a semblé un peu trop « théâtral »... ça agaçait! (mais pas pour

les bonnes raisons!). Léo Lévesque a une écriture fascinante. Directe. Sans censure. Littéralement jetée à la face du spectateur. Et aimez ça ou pas... c'est ainsi! Il est allé au coeur du problème: la violence engendre la violence. Et c'est la guerre. Il a évité de concentrer l'éclairage sur l'homosexualité (il n'en fait pas un show d'exhibitionnistes comme quelques-uns (et unes) le font), et il s'en sert pour montrer les obsessions sexuelles des prisonniers, frustrés et rendus plus violents par elles. Je tiens à souligner la scène magistrale de la soulerie. C'est un des plus forts tableaux qu'il m'ait été donné de voir en théâtre québécois. Cette pièce est importante pour une prise de conscience sur le milieu carcéral, québécois entre autres.

jean-paul daoust



Quand j'y ai dit ça... à parti à rire..., de Léo Lévesque, par le Malin Théâtre. Photo: J.J. Élie.